



JEAN-MICHEL DJIAN

Ivan Illich

L'HOMME QUI A LIBÉRÉ L'AVENIR

Seuil

IVAN ILLICH

Du même auteur

Le Triomphe de l'ordre
Flammarion, 2000

Politique culturelle, la fin d'un mythe
Gallimard, 2005

Léopold Sédar Senghor. Genèse d'un imaginaire francophone
Gallimard, 2005

Éloge du rot
(avec Philippe Geluck et Philippe Djian)
Maison du dictionnaire, 2008

Aux arts citoyens ! De l'éducation artistique en particulier
Homnisphères, 2008

Vincennes, une aventure de la pensée critique
(Dir.), *Flammarion, 2009*

Ahmadou Kourouma
Seuil, 2010

Dictionnaire des citations francophones
Lattès, 2011

21 juin, le sacre musical des Français
Seuil, 2011

Les Manuscrits de Tombouctou
Lattès, 2012

La Part d'enfance
(avec Mazarine Pingeot)
Julliard, 2013

Ministre ou rien.
Confidences et règlements de comptes au sommet de l'État
Grasset, 2014

Solitudes du pouvoir
Grasset, 2015

Les Rimboldolâtres
Grasset, 2015

L'Utopie citoyenne
La Découverte, 2016

JEAN-MICHEL DJIAN

IVAN ILLICH

L'homme qui a libéré l'avenir

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-143205-3

© Éditions du Seuil, septembre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« La règle de la nécessité de l'État, disent-ils, ne peut forcer à trahir la loi de Dieu que ceux qui, pour des intérêts de la vie matérielle, cherchent à concilier l'inconciliable ; mais, pour le chrétien qui croit fermement que le salut est dans la pratique de la doctrine du Christ, cette nécessité peut n'avoir aucune importance. »

LÉON TOLSTOÏ

Aujourd'hui, lorsqu'on écrit une phrase dans Google et qu'on demande à *Google-translate* de la traduire, on obtient souvent des résultats très étranges. Par exemple, cette phrase de la Bible : « Et Dieu créa l'homme à son image ». J'ai demandé à Google de la traduire en allemand, puis je lui ai demandé de retraduire la phrase allemande en français, et à la fin de l'opération, quand le résultat est stabilisé, cela donne : « Et l'homme créa Dieu à son image » !

BARBARA CASSIN,

Plus d'une langue, Bayard éditions, 2012

Préambule

Au printemps 1999, alors que j'étais rédacteur en chef du *Monde de l'éducation*, Ivan Illich accepta de me recevoir dans sa demeure d'Ocotepéc, située près de Cuernavaca, à 70 km au sud-ouest de Mexico. L'entretien dura deux fois 3 heures, entrecoupé d'une courte sieste, d'une visite impromptue de son ami Lee Hoinacki et d'une séance de narguilé destinée à épancher d'une dose d'opium la souffrance provoquée par son cancer de la parotide.

La veille, je pensais l'entrevue annulée puisqu'un séisme de magnitude 6,7 venait de frapper Mexico sur 100 km à la ronde, provoquant des inondations, de nombreux dommages matériels et des coupures téléphoniques. Mais faute de nouvelles, je me rendis au 112, calle Dolorès, dans le barrio Los Ramos, et fus reçu par un Ivan Illich fidèle à sa réputation d'hôte accueillant et courtois. D'emblée, nous nous mîmes à éponger un important dégât des eaux provoqué par le tremblement de terre : « 23 morts tout de même, 250 blessés graves », maugréa-t-il dans un français impeccable. « Les autorités locales disent qu'elles ne savaient rien de l'intensité du séisme. Comment est-il encore possible, ajouta-t-il, que les ingénieurs météo ne puissent pas mesurer la gravité de ces dangers ? »

Je me souviens lui avoir répondu qu'il aurait mieux valu consulter les paysans du coin pour savoir ce que la nature nous réservait. Il acquiesça, s'arrêta, et me répondit en me regardant droit dans les yeux : « Les paysans, je ne les vois plus : l'urbanisation de Cuernavaca les a chassés, alors on ne leur parle plus depuis longtemps. » Et il ajouta : « Notre civilisation croit savoir ce qu'elle gagne avec les outils, mais elle ne sait pas ce qu'elle perd en dédaignant l'intelligence intuitive des hommes. » Tout était dit, ou presque. Nous avions, grâce à un chaos de circonstances, mis le doigt sur le fait que le monde fabrique en douce son propre malheur et, dans ce même instant, notre entretien s'engageait sous les meilleurs auspices.

Je revins sur les lieux vingt ans plus tard, pour recueillir de quoi nourrir un récit, chercher l'indicible dans les souvenirs de ses proches. Entre le 13 et le 16 mai 2019, je m'entretins avec Valentine Borremans, l'âme sœur d'Ivan, exécutrice testamentaire de son œuvre et, à quelques enjambées de la calle Dolorès, ses fidèles compagnons, l'architecte Jean Robert et le poète Javier Silicia. À Mexico, je retrouvai le 17 du même mois les professeurs Emilio Cardenas et Humberto Beck, personnages hauts en couleur, aussi critiques qu'admiratifs, et capables, 17 ans après sa mort, de peigner au plus fin les traits extravagants de cet anticonformiste notoire. À Hambourg, du 12 au 14 novembre 2019, je recueillais les souvenirs émus de Barbara Duden, Ingrid Troller et Silja Samerski. Entre le 15 septembre 2019 et le 18 mars 2020 à Paris, Étienne Verne et Jean-Pierre Dupuy me consacreront beaucoup de leur temps. De leur côtés, Patrick Viveret, Brice Lalonde, Paul Thibaud, Olivier Mongin, Sylvia Grunig-Iribarren, Françoise Nyssen, Jacques Attali, Pierre Rosanvallon, Sylvain Piron, Thierry Paquot et Serge Adam acceptèrent volontiers de témoigner. Ce fut également le cas d'Anne de Kostic-Illich, son ex-belle-sœur (entretien à Mémillon, en Eure-et-Loir le 8 février 2020), et d'Anne-Hélène Illich, sa

PRÉAMBULE

nièce. Et c'est sans compter sur la bienveillance de David Cayley, Martin Fortier, Fabio Milana, Giorgio Agamben, José Bové, Dany Cohn-Bendit, Jean-Claude Guillebaud, Vincent Bardet, Alexis Tabet, Cynthia Fleury, Bruno Latour, Marcel Gauchet, Mona Ozouf avec lesquels je me suis entretenu.

Pour sa part, Edgar Morin accepta de m'accorder un long entretien, chez lui, à Montpellier, le 25 avril 2019. Je lui dois, grâce à l'entremise de Thierry Paquot, de m'avoir permis de rencontrer l'auteur d'*Une société sans école*.

À charge il a été, à charge il sera jugé. Comme tous les prophètes avant lui, Illich a suffisamment eu raison *a posteriori* contre les esprits de son temps pour ne pas devoir aujourd'hui en payer le prix. Au mieux on le toise, au pire on l'ignore. Comme le *New York Times* du 4 décembre 2002 qui, au surlendemain de sa disparition, résume son parcours en quatorze mots insignifiants : « Un prêtre devenu philosophe dont les idées attirèrent les jeunes dans les années 1970. » Pourtant, très exactement un demi-siècle après avoir publié *Libérer l'avenir*, l'un des pionniers les plus singuliers de l'écologie radicale se révèle sous un autre jour. Il n'est pas seulement ce bourreau de la société industrielle qu'il hacha menu, mais un esprit d'exception qui, à l'évidence, pressentait le délitement considérable des institutions démocratiques et son corollaire, la fin du politique.

Le chaos pandémique qui a bouleversé la planète en 2020 offre une raison supplémentaire d'arracher des entrailles du passé quelques-unes de ses prophéties. Elles se fondent toutes sur une attaque en règle des *vaches sacrées* de l'imaginaire occidental : l'État, l'Église, la technique, le progrès, l'école, la santé, la ville ; la démocratie aussi. Comme tous les iconoclastes ou illuminés qui font métier de se distinguer pour prédire le meilleur comme le pire, Illich va éclairer à sa manière la société advenue.

Mieux vaut alors le revisiter, comprendre comment il nous a échappé et pourquoi le roman de sa vie laisse un goût d'inachevé. L'ancien tenancier de l'auberge intellectuelle de Cuernavaca n'appartient pas tout à fait à la catégorie des penseurs ordinaires, encore moins à celle de ces prédicateurs charismatiques qui prennent plaisir à mettre à genoux des milliers de fidèles consentants. Non, Illich est, et reste encore, la victime expiatoire d'une époque fascinée par les vertus aphrodisiaques de la croissance, de la consommation, et du divertissement ; une sorte d'anarchiste éclairé qui a mis l'ecclésiastique, le communiste et le capitaliste dans le même sac pour mieux rétablir une vérité : dire haut et fort que les pouvoirs religieux, révolutionnaire et financier provenaient du même tonneau, celui des Danaïdes. Quel crédit politique est-il alors possible d'accorder à un être si libre quand son extravagance dérange toujours la bien-pensance ?

« Cet homme est un véritable phénomène », écrivait Frédéric Gaussen dans *Le Monde* du 11 avril 1972. Certes, mais force est de constater que personne n'a jamais su vraiment pourquoi. D'ailleurs, ses amis sont bien embarrassés pour le définir, car l'intéressé en était lui-même incapable. Philosophe, historien, théologien, anthropologue, écologiste, ecclésiologue, cristallographe, politologue, chercheur, essayiste, professeur ? Médecin des âmes barbouillées peut-être ? Embarrassé devant la difficulté de l'exercice, l'écrivain et journaliste Jean Lacouture confia un jour au même quotidien du soir qu'il l'avait qualifié de « prélat des tropiques », simplement parce qu'il ne savait pas le nommer. Quant au professeur au Collège de France Pierre Rosanvallon, qui l'a régulièrement fréquenté entre 1974 et 1977, il racontait à l'auteur qu'en le voyant accomplir sans aucunes limites ses travaux de recherche et d'explication, Illich lui faisait penser « à ces maîtres japonais d'arts martiaux, professeurs d'énergie et d'endurance faisant comprendre à ses interlocuteurs que la définition d'un bon entraînement est de ne jamais se terminer ».

Les ennemis du « maître » en question, et ils sont quelques-uns, en feront même un « gourou masqué », une sorte d'évangéliste du meilleur des mondes mis gracieusement à la disposition de ces cohortes de doux rêveurs qui sévissent régulièrement sur la planète depuis 2 000 ans.

En réalité, si aucun titre ne sied à cet anticonformiste notoire, c'est qu'il brouille ou barbouille ses cartes d'identité aussi vite qu'il en fabrique de nouvelles. Un jour qu'un douanier d'Orly lui demandait sa profession, il répondit « Je suis écrivain public ». Impossible d'attraper l'identité réelle d'Ivan Illich et encore moins de l'installer pour plus de commodités quelque part entre Ciel et Terre, l'Est et l'Ouest, la Gauche et la Droite. Il est nulle part et partout à la fois : sédentaire et nomade, ascète et convivial, silencieux et bavard, provocateur et conciliateur, libertaire et réactionnaire, affable et altier. Il est à lui seul le précipité des contradictions d'un Janus obsédé en même temps par la liberté et la foi. Comment, dès lors, chercher à le définir si ce n'est, *in fine*, en le coiffant de ces toques présumées aux moments qui nous conviennent le mieux ?

Sans l'œuvre qui atteste de son existence, sans ses fidèles qui soufflent sur les braises de son génie partout sur le globe, Illich resterait un personnage de roman, un imprécateur inventé de toutes pièces par des amis de la Terre, aussi bien pour tuer dans l'œuf une collapsologie galopante que pour célébrer les derniers feux des utopies rayonnantes. Mais le renégat de l'Église corrompue était un bon vivant, intellectuellement armé pour flinguer les préjugés, organisé en bande pour débusquer la bêtise, l'enfourcher puis la pilonner au nez et la barbe de ceux dont c'est le métier de l'incarner. Il y a beaucoup à apprendre de cette liberté-là, beaucoup à prendre aussi de cette intelligence partagée qui fait d'Illich le procureur impitoyable d'un progrès ravageur. De ses institutions surtout. Constatons aujourd'hui que le dépérissement de l'Église, de l'école, des hôpitaux, de

l'environnement, des transports mais aussi des valeurs humanistes héritées des Lumières était prévisible montre à quel point nous nous sommes fourvoyés. C'est une leçon aussi pour ceux qui, chaque matin que Dieu fait, s'imaginent que notre destin est entre les mains exclusives des puissants.

Ses racines sont plantées là, au cœur de cette terre austro-hongroise retournée pendant des siècles par l'Église, l'aristocratie et l'armée ; une terre cultivée sous le regard belliqueux d'un aigle à deux têtes symbolisant à la fois le royaume terrestre et celui de Dieu ; une terre d'emprunt enfin, où des générations entières se sont jouées des frontières intérieures de l'Empire pour y conquérir des identités, absorber les langues, se faire comprendre. Faire la guerre aussi. Voilà près de cent ans que ça durait. Quand l'Empire s'effondra pour de bon, le 31 octobre 1918, le grand-père maternel d'Illich continuait à faire fortune dans le bois en Bosnie. Mais de Vienne où il résidait, il savait user de tous les stratagèmes pour commercer avec les juifs hongrois, les catholiques slovaques, les protestants autrichiens, les orthodoxes slovènes et les musulmans bosniaques. C'était le cas de tous les aristocrates et bourgeois éclairés originaires des terres rivales de la Mitteleuropa et qui avaient trouvé dans cette capitale des Habsbourg, dans cette cité (d') illustre (s) qui sue autant le faste que le néfaste, de quoi s'affranchir de la contingence belliqueuse. Au dire de Stephan Zweig, ces « gens-là » savaient « transformer l'humiliation politique permanente en suprématie artistique ». Comme Piero, le père d'Ivan. Le futur ingénieur serbo-croate formé à Zurich et devenu diplomate fera de Vienne la plate-forme

de ses ambitions. Sur les bords du Danube l'intelligentsia pouvait ainsi, dans l'ombre portée de Mozart et de Freud, célébrer dans la langue de Goethe aussi bien le raffinement de l'Empire déchu que les vertus insondables de son indescriptible géographie.

Avant qu'Ivan ne naisse à Vienne le 4 septembre 1926, sa famille réside au large de Split, sur la minuscule île de Bràc, en Adriatique. Elle y possède quelques hectares de vignobles et d'oliveraies, plantés entre d'interminables plages de galets lactés et des carrières de roches si crayeuses que les parcelles de terres qui se juxtaposent ressemblent à un paradis blanc. Dans ces années 1920 qui vont bientôt s'achever, on panse encore les plaies de la Grande Guerre, persuadé que c'est la dernière.

La Dalmatie et l'Autriche se regardent alors en chiens de faïence : Vienne à l'intention d'accueillir le premier Congrès paneuropéen, le 4 octobre 1926, histoire d'en finir une fois pour toutes avec les déflagrations mondiales, et de faire la paix sur le Vieux Continent. La future Croatie, elle, se débat toujours dans les affres de ses tropismes slave, serbe et chrétien, si bien qu'elle n'arrive pas à s'en extraire pour décider de son destin. Ellen, alias Maexie, l'épouse de Piero, ira donc accoucher d'Ivan dans la capitale autrichienne, là même où se dessinent en pointillé les plus belles espérances pour les siens.

Mais c'est encore la guerre, toujours la guerre, qui décide du sort des âmes perdues. Surtout après les dégâts calamiteux de la crise économique de 1929 : il ne faut pas être grand clerc pour deviner qu'il y a de l'électricité dans l'air. Ici plus qu'ailleurs, quand un charnier de 20 millions de morts en 1918, suivi d'un autre de 65 millions vingt-sept ans plus tard, vient enterrer l'âme d'un si Vieux Continent, il y a peu de chance pour qu'un gamin né entre ces deux boucheries s'en sorte indemne. Surtout quand, dans les arrière-cours de l'amour filial, il faut aussi faire son deuil d'une famille en décomposition imminente. Alors Ivan Illich, brisé d'avoir dû assister impuissant à l'annexion de son

pays par les nazis en 1938, s'en remet d'abord à la foi. Puis à la science. Et, dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, aux « têtes bien faites » de la planète, dans le seul dessein de les mettre en mouvement et d'engager une révolution humaniste. Tout compte fait, le jeune Illich a déjà fait le choix radical de vivre d'espoir dans le silence plutôt que de mourir à petit feu dans la désespérance.

En attendant, à la faveur de ce Congrès paneuropéen porté à bout de bras depuis Vienne par le tout jeune Coudenhove-Kalergi, c'est le futur Conseil de l'Europe qui naît à Londres, en 1949.

Oublié.

Dix ans plus tard, grâce à Ivan Illich, c'est une source de lumière verte qui va surgir au Mexique, mais cette fois-ci pour signifier publiquement aux puissants que le progrès industriel est en train de ravager la terre et ses habitants.

Après les anarcho-naturalistes occidentaux Henry David Thoreau, Aldo Leopold et Élisée Reclus, trois solitaires intempestifs qui, au XIX^e siècle, lui avaient ouvert la voie, l'écologie politique radicale frémit pour de bon.

Oubliés, ou presque.

* *
*

Tandis qu'il se débat dans les affres d'un chaos géopolitique interminable, le jeune Illich devine très tôt que le savoir est un viatique pour s'émanciper. Il comprend aussi très vite qu'un verbe maîtrisé est une ressource pour se distinguer. Alors, dès l'âge de 7 ans, il apprend les alphabets, médite ce qu'il entend, converse machinalement avec ceux qu'il voit. Sa lecture précoce et religieuse des Écritures lui enseigne que l'hospitalité est un don du ciel pour cultiver l'amitié ; et que l'inverse est également vrai. À 8 ans « il se glissait sous la table de ses grands-parents pour

écouter la parole des grands », raconte Anne de Kostic-Illich, son ex-belle-sœur. Le jeune Ivan doit ses certitudes au fait de ne pas avoir attendu grand-chose de l'école et de ses parents pour le contrarier, c'est l'unique raison qui le dispense, à ce moment-là, d'être critique.

En attendant, c'est à Vienne, en 1932, que Ellen Illich, fille du riche et raffiné négociant Fritz Regenstreif, inscrit son fils en primaire supérieur. Et c'est quelques années plus tard, pendant l'*Anschluss*, que son professeur d'allemand désignant son nez aquilin proéminent attirera l'attention de sa classe sur « le profil typiquement juif » de leur camarade. Un choc. Ce jour-là, la mère d'Ivan est ailleurs, toute à ses occupations intellectuelles et mondaines. Peut-être même est-elle à Paris, où elle a l'habitude d'accompagner son mari Piero. Allemande, née juive, puis protestante mais finalement convertie au catholicisme, Madame Illich ne prendra pas la mesure de la commotion de son fils. Elle se contentera de le rasséréner en apprenant la chose. Mais Ivan Illich vit à ce moment précis les soubresauts d'un tourment moral qui ne le quittera pas. Dans une lettre à son ami archéologue Helmut Becker, il déclarera cinq décennies plus tard à propos de ce traumatisme « Je me rappelle encore très bien le jour où j'ai vieilli d'un coup ». C'était un matin d'avril 1938, Ivan Illich avait alors 12 ans.

La guerre venue, le gamin sera élevé par son grand-père, et protégé par son diplomate de père. Ivan sera déclaré « demi-aryen » et sa mère ira l'inscrire au *Liceo Scientifico Leonardo da Vinci* à Florence, alors que Mussolini faisait allégeance au Führer. Et quand l'immunité de son protecteur cessera, en 1941, à la mort soudaine du grand-père, Illich redeviendra, selon ses propres dires, « à moitié juif ».

Les parents ne semblent pas entretenir l'esprit fertile du jeune Illich. C'est plutôt l'inverse. À la disparition de son père, victime d'un infarctus en 1942, c'est le fils qui prendra

soin de sa mère, puis de ses frères jumeaux, Micha et Sascha, de deux ans ses cadets. « Depuis, il s'est considéré comme leur protecteur », raconte Anne de Kostic-Illich, qui évoque le caractère « paternel » dont le grand frère faisait encore preuve quand il venait passer quelques jours dans la maison de Mémillon, en Eure-et-Loir.

Entre 1942 et 1945, Ivan Illich ne choisit pas vraiment sa trajectoire. Il se concentre sur ses études de chimie et de cristallographie à Florence, et obtient par ce biais une carte d'identité sous un faux nom. Mais il a une certitude : sa famille est protégée par des religieuses allemandes particulièrement bienveillantes. Certes, le jeune étudiant use à bon escient de son confinement, consacré à lire et penser ; de ses prédispositions à la conversation pour féconder ses jugements, mais la précipitation à vouloir décider de son propre destin se marie mal avec l'esprit de « résistance » qui occupe alors les esprits en Europe. Lui-même se contentera de braver quelques excès de zèle allemands lorsqu'à l'occasion de leur retraite d'Italie les soldats de la Wehrmacht appliqueront la politique de la terre brûlée. C'est ainsi qu'il protégea des troupeaux de bétail grâce aux informations de seconde main obtenues de la Kommandantur. « Rien d'héroïque là-dedans », confiera-t-il cinquante ans plus tard au journaliste canadien David Cayley, qui le connaît bien.

L'adolescent Ivan Illich sait seulement que la théologie, l'histoire et la philosophie constitueront son fonds de commerce intellectuel, le périmètre imaginaire au sein duquel le futur ecclésiastique va planter des graines et les laisser pousser. L'université grégorienne de Rome à la rentrée 1945, puis l'université de Salzbourg dans la foulée feront l'affaire. La poésie viendra à la rescousse aussi, grâce à Paul Celan qu'il admire pour avoir ravivé l'épaisseur spirituelle du génie de la langue allemande. À la faveur du fantôme de Josef Maria Rilke aussi, son « parfait modèle d'écrivain », que ses grands-parents accueillaient à Vienne

sous les lambris dorés de la Villa Pötzleinsdorf. *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, paru en 1910, considéré comme le premier roman moderne de langue allemande, a probablement marqué l'esprit du futur serviteur de l'Église : on y décrit comme nulle part ailleurs les méandres de l'âme au vu et su des miséreux abandonnés dans les hôpitaux de Paris.

Et puis il y a Dante. Parce que la bibliothèque familiale possédait la totalité de son œuvre, le jeune Ivan n'avait guère d'autres choix que de la lire. « C'est bien simple, elle a nourri mon enfance », confiera-t-il sur le tard à ses biographes. Mesure-t-on au bout de la route de cet adolescent solitaire à quel point l'auteur mystique de *La Divine comédie* a tôt marqué celui qui, huit siècles plus tard, fera des langues mortes et vivantes le sel de son exaltation intellectuelle ? N'est-ce pas Dante qui, dès la fin du XIII^e siècle (cette période de l'histoire qui, avec le XII^e siècle, deviendra si chère à Illich), plante les racines du dialecte italien en cultivant l'éloquence du parler vernaculaire ; qui écrit vers 1305 une somme, *Il Convivio*, énonçant l'essentiel des vertus croisées des sciences et de la philosophie dans l'apprentissage de la vie ; qui se fait rejeter de Florence pour avoir dénoncé les excès de pouvoir de l'Église ; qui prône ouvertement une monarchie universelle pour séparer le grain spirituel papal de l'ivraie temporelle de l'Empire ?

Plus étonnant encore, c'est Dante qui rédige *Quaestio de aqua et terra*, un traité savant mais totalement oublié sur les positions respectives des sphères de l'eau et de la terre... Quelle troublante continuité entre ces deux destins ! Difficile de ne pas ressentir derrière les bienfaits de cette nourriture authentiquement dantesque l'épaisseur d'un monde illichien tourmenté, sans cesse écartelé entre les forces de vie et les pulsions de mort ; un univers métaphysique et poétique qui va résister de la plus belle manière qui soit à la désespérance. Quoi de mieux que l'allégorie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis de la *Divine Comédie*

pour travailler en creux l'imaginaire fécond d'un jeune garçon hanté par le Mystère ?

* *

*

Illich ne se remettra pas de cette enfance-là. N'a-t-il pas déclaré, le jour où sa mère prendra à la légère l'humiliation vécue par son professeur d'allemand, qu'il n'aurait jamais d'enfant ? Le traumatisme de la guerre semble lui interdire de se projeter à même ce monde hostile qui l'a vu naître. Néanmoins, au hasard des livres anciens qui le nourrissent du soir au matin, il décèle une grâce ; une matière indéfinissable qui l'invite à sublimer les autres et le monde. Alors, cet homme, qui parle au compte-gouttes de son passé, ira chercher celui de ses semblables, juste pour avoir le sentiment de donner à ses contemporains le goût d'une certaine profondeur de l'esprit. Au fond, constatant la détresse indicible de son époque, il s'arme très tôt afin d'y échapper et fait coup double en donnant à ses congénères matière à cultiver un hédonisme de bon aloi. Quant à Dieu, il semble en avoir éprouvé l'existence une nuit de Noël où, d'après l'historien italien Fabio Milana qui a étudié son enfance, sa mère l'a vu en « extase ». Il venait d'avoir 14 ans. Le jeune Ivan ne dit rien de cet état, mais Maexie, désargentée et à la santé fragile, était assez « heureuse et orgueilleuse » d'imaginer que son fils puisse entrer dans les ordres.

Lors d'un entretien au Japon pendant l'hiver 1986-1987, son ami écrivain Douglas Lummis l'interroge sur ce qu'il convient d'appeler « l'avenir ». Il répond sèchement : « Au diable l'avenir, c'est une idole dévoreuse d'hommes. Les institutions ont un avenir, mais non les hommes. Eux ont seulement un espoir. » Et à David Cayley, qui l'interrogeait sur cette même question pour le compte de Radio Canada, il répondit : « L'idée du futur

dévore le présent, cet unique moment où le paradis puisse nous advenir. Prévoir c'est vouloir forcer l'avenir. Tandis que l'espoir étend le présent en suscitant l'avenir. » Ce que son poète préféré Celan traduit par ces mots :

Dans les fleuves au nord du futur
je lance le filet
qu'hésitant(e) tu alourdis
d'ombres écrites par
des pierres¹.

En attendant c'est Florence, Rome, c'est l'Italie, Vienne puis Paris qu'il convoite ; ce sont Calvin et Luther, puis les Lumières, qui le façonnent et révèlent sa liberté de penser. Ivan Illich est libre au point que, lorsqu'il décide de porter la soutane, il pourra dire que c'est aussi pour en finir avec cette « corruption du meilleur qui engendre le pire ». Il soupçonne déjà l'Église d'être l'*alma mater*, la mère nourricière, de cette perversion. Un frondeur est né, porté sur les fonts baptismaux d'un monde qu'il pressent dépendant du progrès matériel et industriel, revêche au Bon Dieu, rebelle à l'autorité morale, mais un monde fasciné par la liberté.

Peut-être doit-il aussi quelque chose de plus singulier à sa propre mère, qui fut l'élève du ténébreux viennois Rudolf Steiner, éditeur de Goethe et apôtre incandescent de l'ésotérisme ? Le fils ne pouvait ignorer que le fondateur des écoles Waldorf-Steiner était un partisan résolu de l'anthroposophie, une science occulte qui s'appuie sur une conception spiritualiste de l'homme. Le futur auteur d'*Une société sans école* s'épanche peu sur le sujet, mais son ami politologue Emilio Cardenas, qui a fréquenté Maexie dans les années 1960, confiera à l'auteur que « cette nébuleuse

1. Paul Celan, *Renverse du souffle*, traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre, Seuil, 2003.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI-FIRMIN DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2020. N° 143202 (00000)
Imprimé en France